

Sylvie Massicotte, Jean-Paul Beaumier, Luc Mercure

Michel Lord

Numéro 157, printemps 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73536ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. (2015). Compte rendu de [Sylvie Massicotte, Jean-Paul Beaumier, Luc Mercure]. *Lettres québécoises*, (157), 40–41.



SYLVIE MASSICOTTE

Avant d'éteindre

Québec, L'instant même, 2014, 112 p., 15,95 \$.

Un imaginaire de la fin

Dans son sixième recueil de nouvelles, qui paraît vingt et un ans après le premier, *L'œil de verre*, Sylvie Massicotte exploite encore avec grande finesse la difficulté de vivre, quel que soit notre âge.

Souvent le milieu est celui de l'école. Le recueil s'ouvre sur un moment en classe. Un animateur d'atelier, dans « L'arbre invisible », obsédé par le fait d'avoir été un enfant abandonné par son père (l'invisible du titre), reçoit avec émotion l'amour tendre du seul enfant blême de la classe. Imaginatif, il se dit alors qu'il est un arbre, un être fort. Cela est précédé dans la même nouvelle — au parcours sinueux, mais limpide, comme la plupart des autres nouvelles — par une visite qu'il rend à sa mère, à qui il apporte des médicaments et qui lui avoue que son père était un voyageur de commerce, un être invisible.

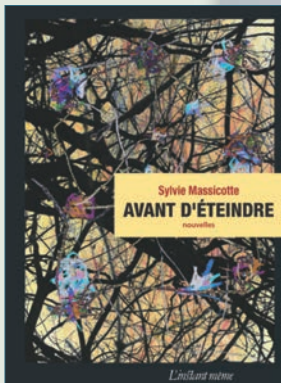
Vingt-trois autres nouvelles, dont le quart a paru en revue ou autrement, viennent donner forme à ce recueil intense et sombre. Des textes montrent d'autres élèves en difficulté, comme ce garçon hypersensible en famille d'accueil, dans « Les blessures », qui éprouve de la difficulté à se concentrer, ou cet autre élève taciturne qui, dans « Les fenêtres de l'homme », écrit des poèmes et semble transcrire le roman *Mathieu* (1949) de Françoise Loranger. Dans « Tu m'avais dit que tu me téléphonerai », c'est d'une femme esseulée, abandonnée, qu'il s'agit, mais qui prend soin, bravement, de son petit frère.

Les personnages de Massicotte ont la vie dure, ont besoin d'air, de lumière, d'espoir. Ainsi en est-il pour cette femme, dans « Besoin d'air », dont le mari trouve qu'elle lit trop et qui veut une fenêtre qui s'ouvre, mais qui finit par se fracasser, comme ses rêves l'ont été. Voilà une autre Bovary, version moderne.

« Dans le ciel bleu d'automne » annonce une embellie, mais le narrateur se torture les méninges en parlant à une femme qui, comme lui, a expérimenté quelque chose d'éprouvant en voulant « sortir de son sillon » (p. 47). Tout se passe comme s'il regrettait de s'être « écart[é] de sa voie » (p. 47), alors qu'en même temps il « pensai[t] le contraire » (p. 47). Pensée et discours tortueux pour en rendre compte, comme l'esprit humain dans ses heures sombres.

Au milieu du recueil, on a droit à un instant de bonheur tout simple dans « La clairière », où la narratrice découvre avec surprise la mer au bout d'une excursion. Il en est de même dans « Un cœur », qui met en scène une fille présentant joyeusement à sa mère transsexuelle une autre transsexuelle.

Renouant, mais tragiquement, avec la paternité, et comme bouclant la boucle avec la première nouvelle, celle de clôture, *Avant d'éteindre*, éponyme et pour cela lourde de sens, porte sur la figure paternelle, disparue, à qui une narratrice laconique s'adresse en pensant à lui « avant d'éteindre » son ordinateur. Le noir se fait, symbolique, en finale : « [J]e ne cliquerai pas sur *Send*, sur cendres, je ne cliquerai sur



SYLVIE MASSICOTTE

rien du tout, sauf pour éteindre. Car j'éteindrai simplement. J'éteindrai la fenêtre.» (p. 106)

Quelques rares moments de sérénité ponctuent donc ce recueil, autrement sombre et intense, marqué autant sinon plus encore que les précédents au coin de l'imaginaire de la fin. L'écriture, sobre et assurée, en rend la lecture fascinante.



JEAN-PAUL BEAUMIER

Fais pas cette tête

Montréal, Druide, coll. « Écartés », 2014, 144 p., 17,95 \$.

Madame Bovary n'existe plus

Grand lecteur, Jean-Paul Beaumier l'est certainement, plus que la lectrice qui ne lit pas — du moins son œuvre — dans la nouvelle inaugurale, intitulée par dérision « La lectrice ».

L'ouvrage ne s'ouvre donc pas sur le mode euphorique, le narrateur de cette nouvelle rencontrant par hasard une « connaissance » qui lui avoue qu'elle « va [l]e lire bientôt » (p. 14), alors qu'il n'a rien publié depuis dix ans. Cela nous rappelle que la lecture est un goût qui se perd. Madame Bovary n'existe plus.

Dans ce cinquième recueil — en vingt-cinq ans — qui paraît pour la première fois hors de « l'écurie » de L'instant même, presque chacune des dix-sept nouvelles — dont sept ont paru auparavant en revue — est chapeauté d'une épigraphe de Julian Barnes, Flannery O'Connor, René Char, Annie Saumont, Christian Bobin, Georges Perec, Robert Lalonde, Paul Auster, Milan Kundera... L'auteur persiste et lit, fait durer la race des lecteurs, qui se meurt, la nôtre. Un crépuscule... Ça nous en fait une tête...

Dans l'une de ces épigraphes, sans auteur cette fois, chapeautant la nouvelle intitulée « Plaisir sancerre », Beaumier s'amuse à pasticher des « Notes de dégustation » de vins dans le genre stéréotypé : « Une



JEAN-PAUL BEAUMIER

belle harmonie entre les arômes floraux [...] La finale est persistante. » (p. 61) Comme une nouvelle bien faite, avec une belle chute... Dans ce « Plaisir sancerre », une femme finit par en avoir marre d'un amant qui lui impose ses dogmes alimentaires. N'en pouvant plus, elle décide de jouir du bon vin blanc de la Loire et de la vie. On repense au titre et on se dit : *Plaisir sans serre*. À bas les dogmes. Libération... Même genre de délicieux martyr dans « Une courte liste », où une femme exige de

son mari qu'il lui fournisse une liste des cadeaux qu'il veut avoir pour son anniversaire. Il finit par consulter Internet et se faire plaisir en dressant une liste de bons vins qui s'étale sur une pleine page : « Voilà, se dit-il, cela devrait suffire jusqu'à Noël. » (p. 55)

Des facéties enfantines agrémentent le recueil, comme dans « Le lait » où un garçon se venge de sa sœur aînée en la terrifiant, en répandant du sirop de grenadine dans son lit, elle qui vit les premiers indices de la puberté. Horreur en la demeure...

De la légèreté et de l'espièglerie, on passe au tragique dans « Les yeux grands ouverts », au terme de jeux d'enfants qui n'ont plus l'âge de jouer à la cachette, mais qui le font à leurs dépens. La mort est au rendez-vous derrière un bosquet. Tout comme dans « Fourrière », nouvelle dans laquelle un homme, qui songe à l'échec de sa vie de couple, est happé par une voiture alors qu'il est en panne sur l'auto-roule. Mourir, toujours mourir ou le vouloir. Comme dans « Les volets », qui prend la forme d'un discours qui s'adresse à un « vous » qui dit vouloir s'arracher la peau après ce qui semble avoir été une perte irréparable.

Se plonger ou non dans la lecture, savourer de bons vins ou, au contraire, périr dans le jeu, se noyer, par hasard ou autrement, voilà ce qu'illustre avec éloquence Jean-Paul Beaumier, qui mérite certainement d'être lu après un silence de huit ans.

☆☆ ½

LUC MERCURE

Port de mer

Montréal, Québec Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 2014, 104 p., 16,95 \$.

Faire naufrage à Longueuil

Le titre de cette *novella* peut porter à confusion et laisser croire qu'il s'agit d'un récit d'aventures maritimes à la Pierre Loti. Le propos est plus humble, mais est loin d'être sans intérêt.

Que Luc Mercure, qui a enseigné plus d'une décennie (1989-2002) au Collège de Valleyfield, ait fait ses études de premier et de deuxième cycle à l'Université de Montréal a son importance ici, le *personnage* de Luc (est-ce une autofiction, une confession ?) suivant des cours de littérature française avec Robert Melançon et Jean Larose, figures bien réelles s'il en est du monde universitaire montréalais. Cela dit, la *novella* navigue dans toutes les directions.

Le texte le laisse deviner, et la page quatre de couverture le confirme, l'histoire se passe au début des années quatre-vingt. Un jeune homme, Luc, est violé par un comptable qui habite le même immeuble — baptisé curieusement « Port de mer » — que lui à Longueuil. Le discours va devenir scabreux, patauger dans la merde (il faut le dire, car c'est ainsi) et le vomir. Pas réjouissant la vie de ce jeune homme qui fait tout pour ne pas sombrer dans la dépression et pour éviter le suicide.

En quinze courts chapitres, Luc va passer, après cet événement éprouvant, par des phases plus (et moins) douces. Le tout est d'assumer son homosexualité au milieu d'une faune estudiantine qui

n'a rien contre, mais rien pour non plus, Luc ne parvenant qu'à s'amouracher de garçons qui restent banalement ses amis. À lire les boueux méandres de cette piteuse existence, on est surpris au milieu du récit d'apprendre que Luc a voyagé en Italie et à New York, où les aventures ont été sans grand intérêt ni surprise. Côté universitaire, l'étudiant est d'un bizarre achevé, obsédé qu'il est par un examen sur Baudelaire dont, inexplicablement, il ne peut lire la note sur le relevé qu'il reçoit. Cela le hante jusqu'à la fin sans que la chose soit résolue. On se demande bien ce que cette incongruité vient faire là, sinon pour illustrer un esprit profondément troublé.

Toujours est-il qu'après avoir laissé en plan pendant treize chapitres le drame du début, le violeur réapparaît dans le chapitre final, alors que Luc, dans un bar gay, s'aperçoit de la présence du fameux comptable. Il fuit le lieu maudit, cherche un moyen sûr de regagner *Port de mer*, opte pour le pont Jacques-Cartier, où il songe tout le long à se suicider, pour finalement arriver à *bon port* sans autre forme de procès.

Cette finale abrupte, mais euphémisée, laisse le lecteur un peu sur sa faim. Mais faim de quoi au juste ? Chacun se fait une idée de ce qu'une *novella* doit être. Dans ce cas-ci, le malaise final vient peut-être du fait qu'on s'attend à une tragédie qui n'arrive pas.

Un détail. Luc Mercure n'utilise aucune autre ponctuation que le point final phrastique. Aucune virgule ne vient rythmer la phrase, comme dans cet exemple qui se répète tout au long de la *novella* : « J'aurais dû mettre un autre slip avant de me coucher la souillure du drap me semblait pire que celle de mes vêtements » (p. 16). Cette préciosité stylistique est loin d'être malvenue, car elle montre sans doute la façon dont tout est également agglutiné dans la vie de ce Luc en perdition.

Je dois dire que, en dépit de mes réserves, ce septième ouvrage de fiction de Luc Mercure se lit d'une seule traite.



LUC MERCURE